

“ LE SIGNE SUR LES MAINS ”⁽¹⁾

par Emile Baumann

Le dernier roman d'Emile Baumann, *Le Signe sur les mains*, pose le problème de la vocation et du recrutement sacerdotal. Le sujet est ample. Il est, en France, de la plus lamentable actualité. Le salut de l'Eglise de France, et la santé morale de la nation, en dépendent, ce qui le fait singulièrement âpre. On parcourt avec une curiosité inquiète ces pages sobres, où l'on cherche une solution et un jaillissement de lumière.

Le signe sur les mains, c'est l'imposition qui consacre prêtre. Jérôme Cormier, le héros de Baumann, ne songe guère au sacerdoce. Un de ses camarades, Montcalm, meurt à la guerre. Mais quelques jours plus tôt, dans la tranchée, les deux amis ont eu une grave conversation. Montcalm qui se destine à la prêtrise, demande à Jérôme, au cas où il serait tué, de le remplacer à l'autel. *Tu sais, dit-il, où je dois aller après la guerre, si j'en reviens... Si je meurs, tu prendras ma place... Est-ce promis?* Et l'autre avait répondu: *Si Dieu l'exige, si moi-même j'en reviens, vieux, c'est promis...* La guerre finit et Jérôme, blessé, s'installe chez sa mère, aux environs de Saint-Cloud. Il y rencontre une jeune fille dont il s'éprend, et qui répond à son amour. Seulement, il y a entre eux la promesse donnée à Montcalm. De ce qu'on voudrait appeler la substitution de vocation, Jérôme n'a point parlé, si ce n'est à son directeur de conscience, un vieux bénédictin qui lui conseille d'attendre

¹ En vente à notre librairie, (1735, rue Saint-Denis), \$0.80 l'exemplaire, franco.

et de prier. A plusieurs reprises, Jérôme va passer outre à sa promesse; il aime Agnès et veut le lui dire, lui proposer le mariage. Mais quelque chose, chaque fois, l'empêchait de poser l'acte qui décidera de sa vie. Le fantôme de Montcalm est là, toujours présent. A la fin, après une lutte terrible contre les sollicitations du monde et l'attrait du bonheur humain, contre lui-même surtout, Jérôme Cormier s'abîme dans le renoncement et offre à Dieu, généreusement, sa vie.

C'est tout le livre.

Le point capital, le centre de l'ouvrage, c'est la lutte de Jérôme contre son propre coeur. A vrai dire, la substitution de vocation n'existe pas. Avant d'en rien savoir, Jérôme est prédestiné; le signe est là, croix brûlante, incrustée dans chacune de ses mains. Une circonstance extérieure, la prière de Montcalm, a seulement révélé une vocation latente qui se serait connue un jour ou l'autre. L'impossibilité où Jérôme se trouve, plus tard, de se dérober à l'appel divin, et probablement les obstacles à l'épanouissement de sa vocation, en sont les indices certains. Une fois faite la soumission de Jérôme, on évoque tout ce que représente l'immolation sacerdotale, et l'on se dit qu'un pays, si les âmes désintéressées lui sont données en abondance, n'a rien à redouter.

Comme les autres livres de l'auteur, *Le Signe sur les mains* fut attaqué vivement et discuté. Il est à noter que chacun des romans de Baumann provoqua de fortes divergences d'opinion, voire de rudes polémiques. On sait qu'une véritable querelle se vida à propos de *Job le prédestiné*, un des grands romans de ce temps, écrit Charles

Le Goffic¹, qui valut à son auteur, en 1922, l'attribution du Grand Prix Balzac.

Baumann, qui est peut-être le plus contesté des écrivains catholiques contemporains, est aussi l'un des plus vigoureux. Il a longuement étudié saint Paul, chez qui il trouva les assises les plus solides de son oeuvre. Cette robuste formation se découvre chez lui à chaque page. Sa pensée est constamment nourrie, pénétrée de foi. Le catholicisme de cet écrivain n'est pas l'élégant catholicisme libéral; il réconforte autrement que le christianisme tapageur d'un Montherlant, ou la religiosité sensuelle d'un Mauriac, dont un critique protestant a pu écrire : « Chez les écrivains de cette race, on ne sait jamais très bien si le catholicisme est une doctrine de vie ou une simple atmosphère; exactement peut-être, il oscille perpétuellement de l'un à l'autre de ces pôles ».²

Dès 1921, essayant de caractériser l'oeuvre d'Emile Baumann et d'en dégager les idées maîtresses, M. George Fonsegrive écrivait que, de tous les romanciers catholiques français, Baumann était celui qui avait *su le mieux introduire dans le drame humain tout l'enrichissement des apports chrétiens*.³ Autant et plus que les livres précédents de l'auteur, *Le Signe sur les mains* justifie ce jugement. Comme dans ses autres ouvrages, Baumann y met l'homme en conflit avec la grâce, les problèmes intérieurs et spirituels en regard des problèmes purement terrestres; au plan humain du drame, il superpose le plan divin. On comprend que l'homme n'est pas seulement un être de matière destiné à finir avec la matière, mais qu'il

¹ *La littérature régionaliste*, dans les *Causeries françaises*, 20 fév. 1925.

² René Gillouin: *Esquisses littéraires et morales*, 1926.

³ *L'évolution des Idées dans la France contemporaine*, 1921.

existe au-delà de la mort une vie future, et que cette vie est préparée dès ici-bas, par chacun de nous. Jérôme Cormier renonce aux biens périssables pour se donner à Dieu et aux âmes, mais son sacrifice serait vain s'il n'avait la certitude d'une éternité bienheureuse, où il espère une riche compensation à son renoncement. Le catholicisme a donné au monde l'espérance, qui résout l'effrayant problème de la vie.

Le livre de Baumann ne saurait avoir qu'une heureuse influence. Il fera réfléchir. S'il n'en suscite directement, il éclairera les vocations hésitantes, ou qui s'ignorent. Car l'esprit souffle où il veut, et il n'appartient pas à l'homme de fixer le sort d'autrui. Il nous aidera encore à mieux comprendre l'action et les effets de la grâce; il remontera, à la hauteur des tâches qui leur furent assignées, les jeunes hommes, frères de Jérôme Cormier, qui auraient la tentation de se soustraire aux suprêmes obligations, celles qui exigent le don total de soi dans l'abstraction de la personnalité.

* * * LES MONUMENTS

Nous ne nous attarderons guère à ce qu'on appelle, dans un livre, la partie littéraire. Du *Signe sur les mains*, moins touffu et moins dense que d'autres ouvrages de Baumann, disons seulement qu'il se range parmi cette oeuvre néo-classique qu'a donnés l'après-guerre, et qui semble avoir mis au rancart, définitivement, l'exagération romantique et les procédés naturalistes. Sobriété de l'expression, concision voulue et même un peu sèche, condensation de l'action dans un cadre restreint, telles paraissent être les caractéristiques d'une oeuvre qui atteint parfois, dans ses meilleures parties, à une simplicité fleurant l'attique.

* * *

Un dernier témoignage.

Au cours d'une entrevue qu'avait sollicitée, en 1923, M. Frédéric Lefebvre, enquêtant pour les *Nouvelles littéraires*, M. Georges Goyau, parlant des romanciers contemporains, disait entre autres choses : « Avec Baumann, une littérature d'observation réaliste se met au service de l'idéal chrétien le plus exigeant, le plus jaloux de pureté, le plus jaloux d'intégrité » .⁴

Rien n'est plus exact.

Et *Le Signe sur les mains*, après *Le Baptême de Pauline Ardel*, après *Job le prédestiné*, après le *Saint Paul* de M. Baumann, en est une nouvelle démonstration.

C'est à l'honneur, non seulement d'Emile Baumann, mais des lettres catholiques françaises.

Harry BERNARD.

LE MONUMENT LAFLÈCHE.

Trois-Rivières vient d'élever un monument à Mgr Laflèche. Rarement gloire canadienne n'entra si naturellement dans le bronze. Ceux qui ont connu l'homme, en son vivant, qui l'ont vu dans ses meilleures attitudes, l'apercevaient déjà où il est aujourd'hui. Il était de ces natures qui inconsciemment, par la seule vigueur et la noblesse de leur être, prennent la pose héroïque. Par ses dons éminents, dons de penseur et d'orateur, par son courage intrépide et sa piété de saint, Mgr Laflèche représentait chez nous le grand évêque, tel que nous apprend à l'aimer la tradition de notre pays. Et c'est ce qu'ont rappelé, l'autre jour, ses panégyristes. Et ils ont su dire aussi que rien de tout cela ne l'a empêché d'être un grand patriote.

⁴ *Une heure avec ...*, première série, 1924.